

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 108 (2005)

Artikel: La dernière interview de Georges Simenon
Autor: Bédard, Arnaud
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

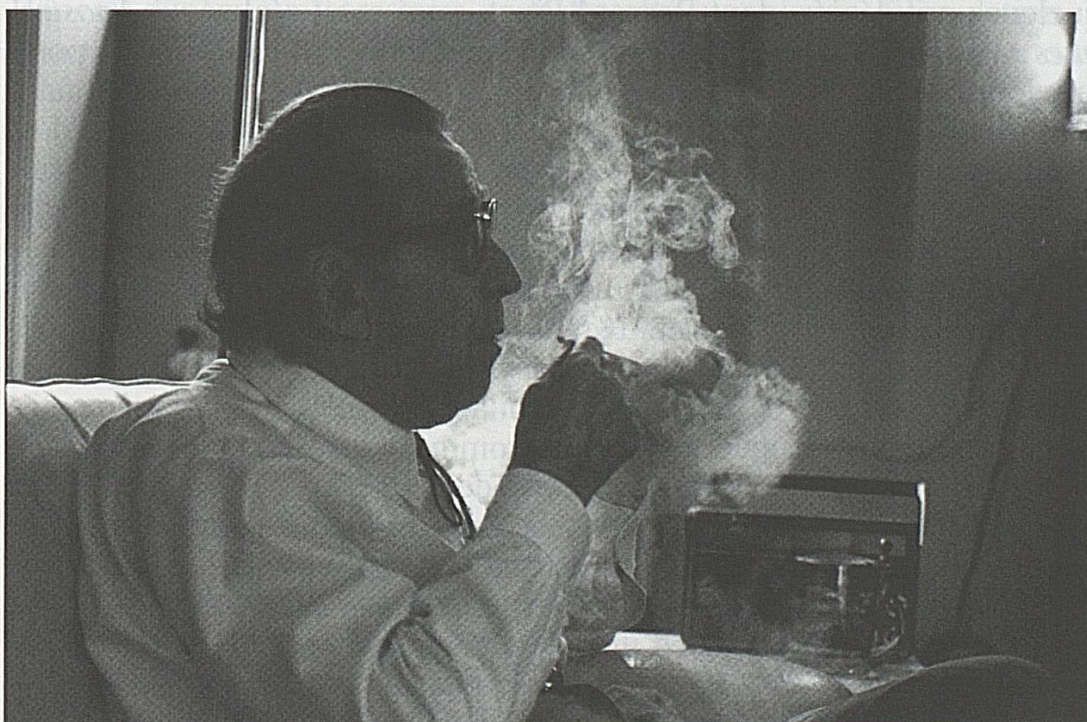
Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La dernière interview de Georges Simenon

Arnaud Bédât

Photo: Xavier Voirol



L'entretien qu'on va lire dans les pages suivantes est inédit dans son intégralité¹. Il a été réalisé le premier jour de l'été, le 21 juin 1983, il y a donc plus de vingt ans, dans la petite maison rose de l'avenue des Figueurs qu'habitait Georges Simenon, au pied d'un gigantesque cèdre du Liban à l'ombre duquel, depuis, il repose. Il s'agit de la dernière longue interview accordée par le père de Maigret².

L'année 2003, date du centenaire de la naissance du Balzac des temps modernes, a permis d'exhumer un peu par hasard, miraculeusement conservée dans un fatras d'archives personnelles, une précieuse cassette enregistrée à l'époque avec un matériel de fortune. Les propos tenus par Georges Simenon, mâtinés d'un léger accent belge savoureux, sont par moments lointains et à peine audibles. Il a donc fallu parfois procéder à

un travail d'archéologue pour reconstituer fidèlement la teneur et le parfum de ce dialogue lointain. Le jeune journaliste est parfois hésitant, bien évidemment impressionné par le monstre sacré, tout en tentant maladroitement de n'en rien laisser paraître. Plus intimidé encore, le photographe de cette équipée de jeunesse, lui aussi débutant, tente tant bien que mal de se dissimuler derrière son Leica. Sa voix ne figure à nul instant sur la bande magnétique, mais seuls les déclics répétés de son outil de travail témoignent de sa présence ce jour-là. Son talent est aujourd'hui reconnu loin des contrées jurassiennes: il s'appelle Xavier Voirol et il a, depuis, signé de nombreux livres³ et participé à autant d'expositions en Suisse et ailleurs en Europe.

Depuis la parution des *Mémoires intimes* en 1981, après avoir reçu quelques privilégiés, dont Bernard Pivot – qui avait réalisé un *Apostrophes* mémorable – Georges Simenon avait définitivement fermé sa porte aux journalistes. Il avait donc fallu un joli coup de chance pour la faire s'entrouvrir une ultime fois et user pour cela d'un petit subterfuge. Les premières demandes «classiques» d'interview ayant toutes été refusées, il avait fallu retrousser les manches, tremper sa plume dans la plus belle encre, et adresser à l'ermite reclus une lettre au ton très personnel.

Reconstituée de mémoire, elle disait à peu près ceci: «Cher Monsieur Simenon, lorsque vous aviez 18 ans, vous travailliez à la *Gazette de Liège* comme journaliste et alliez interviewer Hiro-Hito ou Anatole France avec le culot de la jeunesse. Voilà, aujourd'hui j'ai le même âge que vous à cette époque et je rêve, comme vous alors, d'en faire un métier. Et de décrocher l'interview de Georges Simenon...» Ces quelques mots avaient dû faire mouche. La réponse ne se fit pas attendre plus de 48 heures. Il répondit personnellement alors par ces quelques lignes magnifiques: «Depuis six mois je ne reçois plus aucun média, ni aucun journaliste. Votre âge d'un côté, mes souvenirs de l'autre, me font faire une exception...»

Il convient ici d'évoquer les souvenirs de cette rencontre particulière et presque un peu hors du temps: le regard de chien triste de Simenon, son sourire parfois malicieux, son détachement face à la vie et aux choses, son timbre de voix très calme et très posé, l'éternelle odeur de sa pipe, la présence discrète de Teresa Sburelin, sa dernière compagne. L'interview avait été longuement préparée, presque trop sans doute, mais il est cocasse d'observer avec le recul qu'aucune question ne lui fut posée sur le personnage de Maigret qui avait fait sa gloire et sa fortune ni même sur la fameuse légende de «l'homme aux 10000 femmes». Peut-être – mais ici la mémoire fait défaut – s'était-il déjà beaucoup exprimé ailleurs sur ces sujets incontournables... Dernier détail amusant: les rencontres de Georges Simenon avec des journalistes donnaient lieu le plus souvent au célèbre rituel du thé glacé – qui n'était pas encore si populairement répandu. D'ailleurs, dans le compte rendu de leur tête-à-tête, ils

notaient parfois en passant: «Simenon me sert un thé glacé». En arrivant ce jour-là chez le père de Maigret, le précieux breuvage trônait bel et bien sur la table du salon. Mais il n'en proposa pas durant les deux heures passées en sa compagnie. Il fallut attendre la fin de l'entretien pour en comprendre la raison: «Vous êtes le plus jeune journaliste à m'avoir interviewé, ça se fête, non?» Et Simenon de se diriger vers la cuisine et en ressortir avec une bouteille de champagne à la main. La rencontre se terminait en apothéose.

C'est donc cet entretien, avec ses défauts, ses questions parfois hésitantes, sa naïveté et ses inévitables maladresses de jeunesse, que nous proposons aujourd'hui au lecteur indulgent. Il s'agit d'un document à l'état brut à considérer comme tel. Et sans la persuasion de Michel Hänggi, dynamique secrétaire de la Société jurassienne d'Emulation, il serait sans doute resté enfoui encore fort longtemps dans les cartons. Tant bien que mal, on a essayé ici par souci d'authenticité de conserver le caractère «oral» de la conversation, sans tripatouillages, même si parfois Simenon ne répond pas vraiment à la question et se laisse aller à évoquer de vieux souvenirs ou digresse sur d'autres sujets qui lui passent par la tête.

« Simenon est unique, disait naguère Henry Miller, non seulement au jour d'aujourd'hui, mais à n'importe quelle époque ». Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il avait vu juste.

A. B.

Novembre 2004

A. B.: Votre dernier livre, *Mémoires intimes*, est-ce celui qui vous satisfait le plus ?

G. S.: Oh oui. Je l'ai écrit sur ce petit bureau. Regardez, là (*Il désigne l'endroit, une simple table accolée contre un mur*). Vous savez, ce n'est pas très confortable. Je travaillais six heures d'affilée, tous les jours, de deux heures de l'après-midi à huit heures du soir, sans arrêt, sans bouger de mon fauteuil.

Et à la main ?

A la main.

Pourquoi avoir abandonné la machine à écrire qui était votre instrument de travail favori ?

Parce que la machine à écrire, c'est très bien pour un roman, elle donne un rythme, tandis que pour les mémoires plus personnels, c'est un petit texte comme une lettre. Vous savez, *Mémoires intimes*, c'est presque une lettre à mes enfants, en somme, puisque je m'adresse à eux, tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Tout le monde s'intitule «écrivain» et vous, vous êtes parmi les plus grands et vous vous déclarez simplement «artisan des lettres». Pourquoi?

Parce que je considère que je ne suis pas ce qu'on appelle un homme de lettres. Je n'écris pas d'articles dans les journaux, je ne fais pas de conférences – sauf en Amérique où j'ai tenu des débats dans la plupart des universités, mais c'était plutôt pour connaître la jeunesse; il y avait parfois jusqu'à 2000 étudiants dans la salle et tout le monde posait des questions parfois jusqu'à quatre heures du matin, j'adorais ça. Mais je ne suis pas un homme de lettres, je ne fais pas partie de la société des auteurs, je ne fais partie d'aucune société d'écrivains et je n'ai jamais fréquenté les milieux littéraires...

La base de création chez vous, c'est avant tout l'intuition?

C'est l'intuition. Et je crois que toute œuvre d'art part de l'intuition plutôt que de l'intelligence.

Mais l'intuition n'est-elle pas une forme d'intelligence?

Non. C'est tout à fait le contraire. L'intelligence est analytique si je puis dire, c'est l'analyse des faits, etc. (*silence*) Vous permettez que j'allume ma pipe? J'en ai besoin.

Oui, bien sûr, je vous en prie...

(*Il prend son temps pour allumer sa pipe et réfléchir*) Prenez un écrivain intelligent – c'est pour ça aussi que je refuse le titre d'écrivain: un écrivain en général, un écrivain intelligent, commence par faire un plan. Il le mijote quelquefois pendant un an, un an et demi. Petit à petit, il voyage pour aller prendre des notes. Tous les écrivains qui ont écrit sur Venise sont allés à Venise pour écrire leurs romans, voyez ce que je veux dire. Donc, il leur faut un plan déterminé, puis ils font un premier jet, un second jet, un troisième, etc. Moi, je pars d'une intuition, d'une impression d'un personnage que j'ai connu – et je n'écris jamais que sur des choses que j'ai connues non pas en vue d'écrire en roman mais par ma curiosité personnelle. J'ai vécu dans tous les pays du monde, par conséquent j'ai la tête pleine de personnages, pleine de paysages, pleine de tout cela. Je ne suis jamais allé à un endroit en vue d'écrire un roman sur cet endroit-là. Je considère que toute œuvre d'art – je parle aussi bien de musique que de sculpture ou de peinture – part de l'intuition plus que de l'intelligence. Les écrivains, je ne les aime pas, tandis que les peintres, je les adorais, car ils sont beaucoup plus intuitifs. Il y a d'ailleurs un des grands élèves de Pasteur, Charles Nicolle⁴, qui a écrit un livre sur la création, justement. Et il dit que toute création, toute découverte, même mathématique, a été faite par l'intuition et non par l'intelligence. L'intelligence vient après, pour expérimenter, mais pas avant. Quand Pasteur a découvert le vaccin contre la rage, il ne savait pas du

tout où il allait. Si vous lisez ses Mémoires – moi je lis beaucoup de mémoires et de correspondances – il tremblait quand il a pris cent moutons pour leur inoculer la rage. Il a passé les vingt-quatre heures les plus horribles de sa vie. Parce qu’il n’était pas sûr ! Einstein avait 27 ans quand il a découvert sa théorie de la relativité : il avait été renvoyé de l’Université de Zurich et noté « insuffisant », « nul en mathématiques et en physique » et c’est au moment où on l’avait mis bibliothécaire pour gagner sa croûte qu’il a créé sa théorie de la relativité. Mais il lui a fallu quarante ans pour la prouver ! Ce sont d’ailleurs les autres qui l’ont prouvée pour lui, pas lui, il n’en était pas capable. Alors vous voyez la différence entre l’instinct et l’intelligence.

Votre simplification de style, décantée au maximum, ça envoie un certain nombre d’écrivains au panier, non ?

Non, je considère qu’il y a différentes sortes d’écrivains. Il y a des écrivains esthètes, dont la valeur est justement l’élégance du style, la nouveauté du style, etc. Je considère que le style doit être aussi simple que possible. D’ailleurs c’est Boileau qui a écrit, déjà sous Louis XIV : « Quand vous voulez dire il pleut, dites il pleut ! » Pas « il tombait des perles de lumière qui s’égouttaient sur la vitre comme des larmes sur les jeunes filles ». Ça, c’est de la littérature. Et j’ai horreur de la littérature !

André Gide a déclaré que vous étiez le plus grand romancier qu’il ait jamais connu, lui qui est pourtant un écrivain difficile...

Justement, il est exactement ce que je déteste ! Je n’ai d’ailleurs jamais pu lire un livre de Gide jusqu’au bout. Mais lui était curieux de moi parce que, au fond, Gide aurait tout donné pour être un vrai romancier. Or, il n’a jamais écrit de romans, sauf un, *Les Caves du Vatican*, qui est mauvais, et il le sait (*sic*) bien. Il me l’a dit lui-même...

N’aviez-vous jamais ensemble de disputes d’ordre littéraire ?

Non, non. Je le laissais dire. Et même quand je vivais en Amérique, il m’écrivait tous les quinze jours.

Pourquoi écrivez-vous ? Pour résoudre certains problèmes personnels ?

Non. Parce que j’ai toujours eu besoin d’écrire. J’ai écrit des poèmes à l’âge de douze et treize ans, comme tout le monde et puis, à l’âge de quinze ans et demi, j’ai écrit mon premier roman...

Au Pont des Arches ?

*Au Pont des Arches*⁵. Et depuis lors, j’ai écrit des romans. C’est un besoin.

Marie-Jo, votre fille, avait cette très belle phrase : « Chaque fois que tu écris, tu te décharges »...

Oui, c’est vrai.

Pour vous, écrire, c'est un état second ?

C'est un état second. Je sens un trop plein chez moi, je sens quelque chose. Je me sens en déséquilibre si vous voulez, c'est le mot que je dirais. D'ailleurs, j'avais un brave médecin qui est mort ici à Lausanne et, quand je l'appelais parce que j'avais des malaises quelconques me disait: «Depuis quand n'avez-vous plus écrit?». Je lui disais: «Il y a un mois que j'ai fini mon dernier roman». Et il me répondait: «Eh bien, commencez-en un autre». C'était son ordonnance!

Pour vous, le but d'un roman, c'est d'abord une approche de l'homme ?

C'est l'approche de l'homme. A mon avis, il y a deux sortes de romans. Il y a les romans de l'homme habillé, c'est-à-dire l'homme dans la vie tel qu'il se voit lui-même et tel qu'il veut être vu. Et il y a le roman de l'homme nu. Et j'ai toujours, toute ma vie, cherché l'homme nu. J'ai connu intimement des banquiers, des hommes d'état, etc, et j'ai toujours vu non pas le banquier, l'homme d'état, mais l'homme nu. Et le résultat, c'est que nous sommes tous des petits hommes. Même les soi-disant grands de ce monde ne sont que des petits hommes, avec les mêmes misères, les mêmes problèmes et les mêmes hantises.

C'est un peu votre devise tout ça, «Comprendre et ne pas juger»...

Comprendre et ne pas juger. Je ne juge jamais. C'est pourquoi je n'ai jamais signé une pétition, même quand il s'agissait d'une cause que j'approuvais, parce que je considère qu'une pétition, c'est juger. Et je ne juge pas.

Avez-vous aujourd'hui le sentiment d'avoir atteint une sorte de perfection ?

Non. On n'atteint jamais la perfection.

Même avec *Mémoires intimes* ?

Même avec *Mémoires intimes*. Mes mémoires intimes ont été à peine raturés, et je n'ai même pas mis quinze jours pour les revoir alors que j'ai mis un an pour les écrire. Si vous voyiez mes manuscrits, il y a à peine des ratures. Et c'est toujours pour supprimer des mots inutiles et enjoliveurs, c'est-à-dire les adverbes, les adjectifs, les comparaisons, etc...

Vous avez dit un jour que vous ne croyez pas à la survie de votre œuvre...

Personne ne peut le savoir. Ni un écrivain ni un peintre ne peut savoir quel sera le sort de son œuvre. Après la mort d'un artiste quel qu'il soit, il y a généralement un premier engouement: on achète parce qu'il vient de mourir. Ça dure généralement un an ou deux et les éditeurs comptent d'ailleurs là-dessus parce qu'ils ont de grosses ventes à ce moment-là. Et puis, c'est l'oubli. On appelle ça, en terme d'édition, le purgatoire. Le purgatoire peut durer dix ans, quinze ans, vingt ans... Pour Stendhal, il

en a duré cinquante ! Quand Stendhal est mort, personne ne croyait à la survie de son œuvre et lui-même écrivait : « On commencera à me comprendre et à me lire en 1880 ». Il écrivait ça en 1820.

Jules Verne, lui, avait donné une interview à un journal américain⁶ peu avant sa mort en 1905 en disant : « Je pense que bientôt le roman sera mort ». Il s'était bien trompé...

Je pense que la forme actuelle du roman sera probablement bientôt morte, mais il y aura toujours une autre forme. L'homme a toujours besoin d'essayer de se comprendre à travers les écrits d'autres hommes. Vous savez que dans les tribus noires en Afrique où j'ai beaucoup vécu il y avait un raconteur d'histoires. C'est-à-dire que comme ils ne savaient pas écrire, il y avait un homme qui était chargé, de père en fils, de garder la tradition de la tribu et d'enregistrer les histoires de la tribu pour les raconter aux plus jeunes. Stevenson, dans ses mémoires écrits aux îles Samoa, disait : « Je veux rester, non pas comme un écrivain, mais comme un raconteur d'histoires »...

Entre le personnage de roman et celui de l'observation quotidienne, il y a une différence de degré, selon vous ?

Non. Je ne peux pas rencontrer quelqu'un, même dans la rue, sans essayer de me dire : « Tiens, est-ce qu'il est malade ou pas ? Sa démarche a l'air de montrer une maladie du cœur, ou bien son teint montre une maladie du foie, etc ». Je fais presque une sorte de diagnostic des gens et je me demande pour chacun quel sera son destin.

Chez vous, c'est une observation permanente ?

Mais c'est automatique, je ne le fais pas exprès. D'ailleurs Leriche⁷, le professeur qui était le plus grand chirurgien de son époque et qui est mort il n'y a pas si longtemps, le créateur de la chirurgie de la douleur, avait demandé à un de mes amis, Baudrier : « J'aimerais rencontrer Simenon ». Baudrier lui dit : « C'est bien simple, je vais organiser un dîner et vous pourrez lui parler ». Il a donné un dîner, excellent d'ailleurs et Leriche, à peine quitté la table, m'a pris par le bras et m'a traîné dans une pièce d'à côté et il m'a dit : « Comment faites-vous ? » Je lui dis : « Comment je fais quoi ? » Et il répond : « Dans tous vos romans, je peux faire le diagnostic de chaque personnage, parce que vos personnages ont un foie, une rate, un intestin, un cerveau, un cœur, etc. Quand je commence un de vos romans, j'essaie de faire mon diagnostic pour voir s'il sera le même que le vôtre ! »

Maintenant, vous n'avez vraiment plus envie d'écrire de romans ?

Ah non.

Plus du tout ?

Depuis dix ans.

Pour quelles raisons?

Ce n'est pas que je n'aie pas envie d'écrire, c'est que je n'en ai plus la force. Ecrire un roman, c'est pouvoir se mettre dans la peau des autres pendant le temps du roman, c'est-à-dire chez moi, à mesure que je ramassais mon style, douze jours, dix jours, puis sept jours. Et pendant ces sept jours j'étais tellement dans la peau de mon personnage principal que même mes enfants me disaient: «Tiens, ton personnage doit avoir tel âge, et doit être comme ceci ou comme cela». Je marchais comme mon personnage, je parlais comme mon personnage. Et il faut vraiment pouvoir tenir le coup. Vous savez combien je perdais par jour? J'écrivais deux heures et demie par jour et je perdais huit cents grammes! Teresa a fait l'expérience. Elle a pris le poids de mon linge quand je descendais travailler et elle l'a repris quand je remontais après avoir écrit mon chapitre.

Un effort physique?

Physique et psychique. Se mettre dans la peau d'un autre, c'est très fatigant.

Vous dites dans l'une de vos «Dictées» (Destinée) que vous ne concevez pas qu'il vous puisse être possible de vivre en vous taisant, sans écrire. Alors, maintenant, vous n'écrivez plus? Vous vous taisez...

J'écris encore. A la main d'ailleurs, sur des feuilles, des choses qui ne seront publiées qu'après ma mort. Mais je ne publierai plus. Je n'ai pas dit que je n'écrirais plus, j'ai dit que je ne publierais plus. Mais à 70 ans en effet, j'ai écrit que je n'écrirais plus de romans...

Parlons un peu de vos débuts en Belgique. Vous avez d'abord été, je crois, commis dans une librairie, d'où vous avez été renvoyé, pour entrer ensuite à la *Gazette de Liège*...

Exactement. J'étais entré comme commis dans une librairie, et un jour... Ça s'appelait la Librairie Georges, il faisait aussi l'échange de livres moyennant dix centimes à l'époque. On achetait un livre et on pouvait le changer quand on l'avait lu moyennant dix centimes. Et un jour, un lecteur, un abonné, me demande je ne sais plus quel livre d'Alexandre Dumas. J'étais passionné de bibliophilie et d'ailleurs mes économies passaient à acheter des vieux ouvrages chez les bouquinistes qui ne connaissaient rien. Alors, je lui dis: «Je vais vous le chercher». Je mets l'échelle, je monte à «DUMAS», parce que Dumas était au-dessus de l'escalier et puis Monsieur Georges me dit: «Qu'est-ce que vous cherchez là?» Je lui réponds: «Tel titre d'Alexandre Dumas». Il me dit: «Ça n'existe pas». Je lui dis: «Pardon Monsieur Georges, ça a été fait en telle année, publié par tel éditeur». Il m'a ordonné de descendre de l'échelle et m'a conduit dans son bureau où il m'a dit: «Vous me ferez le plaisir de quitter la maison dès demain. Je n'ai pas de leçons à recevoir de mes employés». Alors, je ne savais pas du tout quoi faire. Je

n'avais jamais lu un journal, car, à cette époque-là, ni les femmes ni les adolescents ne lisaient de journaux. Les femmes découpaient simplement le feuilleton et le cousaient, ce que faisait ma mère d'ailleurs. J'avais lu un roman de Gaston Leroux qui s'appelait «Rouletabille, le parfum de la dame en noir». Je me dis: «Tiens, reporter». Je ne savais pas du tout quel métier je voulais faire pour gagner ma vie. Je ne savais même pas qu'écrire rapportait... Je suis allé promener en ville, à renifler un peu autour de moi, le nez en l'air, et je vois une enseigne: «Gazette de Liège». J'entre. Je me souviens que j'avais des pantalons longs. Je suis monté et j'ai demandé à voir le rédacteur en chef. Je lui dis: «Voilà, j'aimerais devenir reporter». Il me regarde d'un œil un peu ironique et me demande: «Quel âge avez-vous?» Je lui réponds: «16 ans». «Ah, vous voulez devenir reporter?» «Oui, à la chronique locale», à ce qu'on appelle les «chiens écrasés». Il me dit: «Avez-vous des références?» Je réponds: «Non». Je lui donne le nom d'un cousin qui était évêque et d'un de mes oncles. Il me dit: «Ah, mais il est avec moi au conseil d'administration de telle banque. Ecoutez, lisez bien le journal et revenez demain avec un article de chronique locale». Je l'ai fait et le lendemain, j'étais engagé. Voilà comment je suis entré⁸. Six mois après j'écrivais mon billet quotidien.

Et comment le journalisme vous a-t-il mené au roman ?

De plus en plus les journalistes deviennent des romanciers. Il y en a beaucoup, comme Lucien Bodard ou beaucoup d'autres. Il y a une raison. Ça change malheureusement aujourd'hui, sauf dans les petits journaux. Le journalisme dans un petit journal est le plus beau métier du monde, parce que ça vous permet de pénétrer dans tous les milieux, même dans les coulisses, d'une petite ville. Les coulisses d'une petite ville ou d'une grande sont les mêmes. Il y a les mêmes rivalités, les mêmes trucages, les mêmes combinaisons, les mêmes dessous. Eh bien, un journaliste apprend à voir ces hommes-là, non plus comme «Monsieur le conseiller», «Monsieur ceci ou cela», mais à le voir comme tel homme. Parce que dans un petit journal – je crois que c'est toujours ainsi aujourd'hui – on n'était pas cantonné dans une rubrique. Enfin, imaginez que certains jours on me faisait faire la critique d'opéra, un autre jour, je devais piloter Anna Pavlova pendant trois jours dans Liège et la distraire. J'ai connu Hiro-Hito, l'empereur du Japon, il avait exactement mon âge, il avait 18 ans à ce moment-là et moi aussi. J'ai circulé avec lui dans tout Liège. C'était un grand jeune homme timide, il n'était pas encore empereur mais il était l'héritier du trône. J'ai vu des tas de gens comme ça. Barrès, il parlait comme ça: (*Il prend une voix grave*) «Cher ami, vous comprenez, cette ligne bleue des Vosges me hante. Voici la frontière de notre France. Notre France à laquelle...» Il déclamait. Anatole France, que j'ai interviewé, aussi... Ben, voyez, on parlait de

purgatoire et de l'enfer si je puis dire, Anatole France a été l'écrivain le plus mondialement célèbre de son époque et il était complètement oublié aujourd'hui ! Même Barrès, qui lit encore Barrès aujourd'hui ?

Faire carrière dans le journalisme à Liège, cela ne vous a jamais tenté ?

Non. Parce que, moi qui avais des idées anarchistes – paisibles et non violentes – et qui les ai toujours, j'étais dans le journal le plus catholique et le plus conservateur de Liège ! J'avais demandé la permission d'écrire un petit billet quotidien. On me l'a permis, à peu près 50 à 60 lignes par jour, à condition que ça s'intitule «Hors du poulailler» et que ce soit signé «Monsieur Lecoq». C'est-à-dire que le journal me permettait de dire ce que je voulais mais n'en prenait pas la responsabilité. J'ai fait ça pendant trois ans...

Vous avez eu plusieurs pseudonymes ?

Dix-sept.

Pourquoi une telle multiplicité de noms ?

Parce que j'écrivais dans ce qu'on appelait les petits journaux galants, aujourd'hui on dirait les romans à l'eau de rose, quelquefois j'écrivais sept contes dans le même numéro ! Alors, il fallait un pseudonyme différent pour chacun. Quand j'écrivais ensuite mes romans populaires, il en paraissait quelquefois six ou sept par mois. Il fallait aussi pour chacun un nom différent.

Dans vos romans, les adolescents veulent toujours vivre leur vie. C'est un peu vous quand vous étiez jeune, non ?

Mais je crois que ce sont tous les jeunes ! J'ai trois fils, ils ont tous envie de vivre leur vie. Aussi, jamais je ne leur donne un conseil, jamais je n'essaie de les influencer, jamais je ne leur interdis quoi que ce soit. Mais je suis toujours à leur disposition s'ils le veulent.

Parlez-moi un peu de l'affaire Prince⁹...

Ça, c'est très compliqué.

Vous avez enquêté et vous avez trouvé ?

J'ai fait toute l'enquête, j'ai prouvé que l'affaire Stavisky était une affaire de gangsters et j'ai donné les noms. J'ai été menacé de mort. La police m'a appelé pour me dire de ne jamais sortir qu'armé – on m'avait donné un revolver que je devais tenir dans la poche droite de mon veston. Un jour, je croise dans la rue un commissaire de la PJ que j'avais cité comme coupable, enfin, comme faisant partie du gang. Il avait son revolver contre son ventre et moi le mien. Je lui dis : «Comme tu voudras, Colomban». Il m'a dit : «Si tu cites encore mon nom, je te descends». Je lui dis : «Oh, essaie...» Mais un jour, je suis allé trop loin :

j'ai écrit que Stavisky avait été tué par un commissaire de la Sûreté générale – c'était la vérité, et j'en avais trouvé les preuves dans le milieu. J'ai été appelé au Ministère de l'intérieur où j'ai vu le grand patron. Il m'a dit: «Simenon, vous oubliez que vous êtes Belge». Je lui répons: «Non, je n'oublie pas. Je ne me suis jamais fait naturalisé et je ne le ferai pas. Je ne crois pas aux nationalités». Il me dit: «Nous serons au regret, si vous écrivez encore une ligne sur cette affaire-là, de vous conduire à la frontière et vous n'entrerez plus jamais en France»... Alors, je suis parti faire le tour du monde...

N'avez-vous jamais eu l'impression d'être prisonnier du succès?

Non. C'est-à-dire que ma vie, jusqu'au début de cette année, a été une torture. Tous les après-midi, il y avait des photographes et des journalistes du monde entier. Je suis traduit dans plus de 102 langues et dialectes, alors que des langues, il n'y en a que cinquante-deux. D'après l'Unesco, on doit en être à 500 millions d'exemplaires...

Quels tirages, ça ne vous impressionne pas?

Pas du tout. D'ailleurs, vous voyez où je vis...

Le prix Nobel, on dit beaucoup qu'il vous menace...

Je l'ai déjà refusé par avance. J'ai écrit que je refuserais n'importe quel prix, fuisse le Nobel. J'ai écrit ça, il y a plus de vingt ans et je l'ai répété à chaque interview. Je ne suis pas une vache du Valais à qui on met une cocarde quand elle a gagné le prix de la meilleure lutteuse. Non, je ne veux pas...

Et l'Académie française? Mauriac voulait vous y introduire...

J'ai refusé. Mauriac et d'autres m'ont proposé d'y entrer et d'obtenir pour moi la double nationalité. Vous me voyez avec un uniforme d'encaisseur de banques?

Comment expliquez-vous qu'un tas de légendes vous entourent?

Peut-être parce que le public se reconnaît, peut-être parce que mes personnages ont une partie d'un peu tout le monde.

Par exemple, vos trente-trois domiciles sont légendaires...

J'ai passé mon temps à voyager et à vivre dans tous les pays. J'ai vécu partout, en Amérique, en Asie, en Afrique. Je connais la Russie et tous les pays d'Europe très bien...

Vos *Mémoires intimes*, c'est aussi pour mettre fin à toutes ces légendes?

Oui, et pour mes enfants. Pour qu'ils sachent la vérité.

Lisez-vous les biographies qui paraissent sur vous ?

Non. J'en reçois tous les quinze jours, parce qu'il y a beaucoup de thèses universitaires un peu dans tous les pays. Je ne lis aucun de ces ouvrages. Là, maintenant, il y a encore trois ouvrages en train. Je refuse de recevoir leur auteur. Je leur dis : « Envoyez-moi un questionnaire et je vous répondrai ». Et puis je les renvoie au Centre Simenon de l'Université de Liège où il y a tous mes documents, tous mes manuscrits, toute ma correspondance.

Est-il vrai qu'en URSS les pouvoirs publics encouragent la diffusion de votre œuvre car ils la considèrent comme illustrant les contradictions et décrépitudes des sociétés capitalistes ?

Euh, ils ont raison et ils ont tort. Tous les systèmes ont leurs défauts, on n'a pas encore trouvé le système idéal pour « gouverner les hommes », si je puis dire. Mais des systèmes capitalistes tels qu'ils sont à présent sont la plus grande tromperie qu'on n'ait jamais imaginée. Les multinationales permettent à des gens inconnus d'être beaucoup plus importants que des chefs d'Etat. Aujourd'hui, les chefs d'Etat n'ont plus rien à dire. Ce sont les grandes multinationales – il y en a une quarantaine dans le monde qui se réunissent d'ailleurs régulièrement ici en Suisse ou dans d'autres pays – qui décident des mesures à prendre ici ou là...

Parlons un peu de vos amis. Jean Cocteau était un de vos proches ?

Oui, c'était un de mes bons amis. Picasso aussi. Vlaminck, qui était le parrain d'un de mes fils. Pagnol était un de mes vieux, très vieux amis. Achard aussi, on a débuté ensemble. Derain, Otto Friesz, tout ça, ça a été mes copains de Montparnasse. J'ai bien connu Jean Marais aussi. Enfin, j'ai bien connu cette époque où ils vivaient ensemble. J'ai connu l'époque Radiguet...

Même Radiguet...

Oui. (*Soupir*). Je suis un vieux monsieur. Mais c'est le journaliste qui m'a amené à cette curiosité-là.

Durant cette période, il y a également votre amitié avec Joséphine Baker...

C'était un de mes grands amours. J'ai failli l'épouser, mais si je ne l'ai pas fait, c'est parce que j'étais jeune et pauvre et qu'elle, c'était déjà une grande vedette. Je ne voulais pas finir Monsieur Baker. Mais nous nous sommes retrouvés trente ans après et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre quand elle est venue huit jours dans ma propriété du Connecticut.

J'ai lu que vous aviez été aussi son secrétaire...

Jamais ! Tout ça, c'est de la légende. Je n'ai jamais été son secrétaire mais son amant ! Pas son secrétaire...

Plus récemment, parmi les amis fidèles qui ont compté pour vous, il y a notamment Charlie Chaplin...

J'ai connu Charlie Chaplin à Hollywood déjà. Tous les enfants de Charlie ont joué sur mes genoux. Sa femme, Oona, est une de mes toutes vieilles amies. Chaplin venait chez moi et moi chez lui. Quand j'avais le château d'Echandens, il venait régulièrement. On faisait à dîner pour les enfants et à dîner pour les grandes personnes. Et je me souviens d'une fois où Henry Miller était venu passer quelques jours chez moi, nous avons discuté tous les trois jusqu'à quatre heures du matin. Les femmes étaient assises sur un canapé et nous, nous étions autour de la table à discuter...

Regardez-vous les adaptations de vos romans au cinéma ou à la télévision ?

Non. Je ne les regarde jamais. Mes interviews télévisées non plus. Ils envoient une bobine à Liège¹⁰, la plupart du temps, mais moi, je ne les regarde jamais...

Pourquoi ?

Parce que, fatalement, on me dit quelquefois: «Quel est le meilleur Maigret», ou ceci ou cela, et les personnages tels que je les ai dans la tête ne ressemblent à aucun acteur puisqu'ils sont et ont été créés dans ma tête! Alors, quand je les vois, c'est comme si ma fille était revenue un jour en se faisant changer le visage, la voix et le comportement. Alors je ne regarde jamais ça, sinon je suis crispé.

Vous évoquez votre fille Marie-Jo¹¹. Ce qui est curieux, c'est que votre roman, *La disparition d'Odile*¹² ressemble beaucoup à ce qui lui est arrivé...

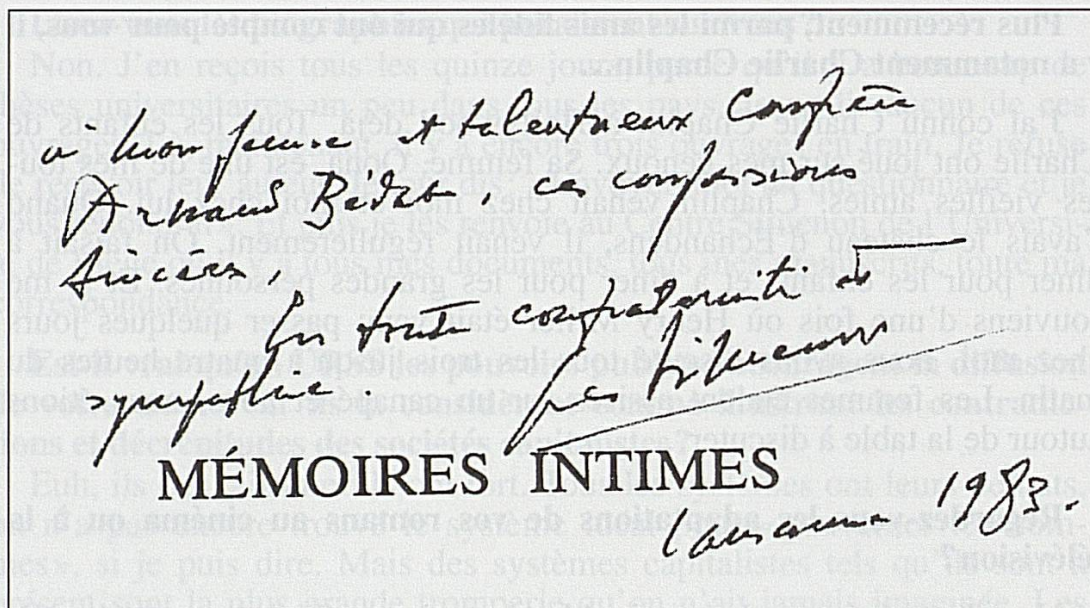
Oui, on aurait dit que c'était prédestiné.

Vous en aviez conscience ?

Pas du tout.

Albert Pointet, le personnage principal, est un écrivain à gros tirage, il vous ressemble beaucoup tout de même...

Je n'étais du tout conscient de ce qui arriverait. Je l'ai couvée, j'ai tout tenté pour lui donner la joie de vivre, pour lui donner tout son équilibre. J'ai raté... (*Silence*) Elle est là, dans le jardin. Ses cendres, nous les avons étendues là (*Il désigne son petit jardin*) et les miennes iront la retrouver là... Et il n'y aura personne à mon enterrement, sauf Teresa.



Vous dites «J'ai raté». Ne pensez-vous pas que le comportement de sa mère¹³...

Ça, je préfère ne pas en parler. J'ai des procès depuis quinze ans, dix-sept ans, sans arrêt. Ses livres parlent pour eux-mêmes. Je n'ai rien à ajouter.

A propos de la parution de *Mémoires intimes*, n'avez-vous pas reçu beaucoup des lettres de lecteurs furieux? Votre vie sentimentale et sexuelle y est tout de même dévoilée de manière assez crue...

C'est exactement le contraire. Je m'attendais à recevoir des lettres incendiaires, surtout de catholiques ferventes. Au contraire, j'ai reçu près de dix mille lettres de gens qui me disaient qu'ils étaient devenus mon ami. J'en ai encore reçu une ce matin... (*Simenon se lève et se dirige vers son petit bureau, prend une lettre et nous la fait lire: un lecteur lui confie qu'il est devenu son ami après avoir lu «Mémoires intimes»*)

Vous répondez à toutes?

Oui. Hier, j'ai passé mon après-midi avec ma secrétaire. J'ai un secrétariat à l'autre bout de la ville. Il y a sept pièces remplies de toutes mes éditions, de toutes les époques, etc. Si vous voulez y aller, vous pouvez y aller. J'ai deux secrétaires qui travaillent là, et de temps en temps, j'en fais descendre une et je dicte pendant quatre ou cinq heures.

Pourquoi avez-vous choisi de vivre en Suisse?

Parce que c'est un des rares pays où on vous fiche la paix. Jamais un Suisse ne vient sonner à ma porte sans m'avoir téléphoné. Tandis qu'en France, en Amérique ou n'importe où, les gens viennent sonner, sonnent

pour voir Monsieur Simenon. D'ailleurs, quand on sonne comme ça et qu'on demande à me voir, ce n'est que des Français, des Hollandais, des Allemands...

Ça arrive souvent ?

Ouh là là ! Il y a des touristes, ils viennent pour voir le phénomène. J'ai horreur de ça. Je ne les reçois pas.

Quand vous vous promenez dans la rue, ça se passe mieux ?

Ils me reconnaissent presque tous. Ils me font ou bien un petit signe, un petit salut, ou bien tout simplement un sourire, très discret. Jamais un Suisse ne m'a abordé. Je vais beaucoup dans les petits bistros, les pintes comme on dit ici, ils me connaissent tous, ils me font tous un petit bonjour, mais c'est toujours très discret, jamais on ne me posera une question...

Le respect total...

Mmm..., c'est que j'aime en Suisse.

Paradoxalement, la Suisse n'est pas très présente dans votre œuvre. Il n'y a que trois romans qui se passent en partie à Lausanne...

Je n'écris jamais sur le pays où je vis. Mes romans « américains » ont été écrits en France, mes romans « français » ont été écrits pour la plupart à Panama, à Tahiti et dans tous les pays du monde. Il me faut du recul.

Quelles sont vos lectures aujourd'hui ?

Principalement des mémoires et des correspondances.

Et qui sont vos auteurs de prédilection ?

(Il réfléchit quelques secondes en tirant sur sa pipe) Gogol, Dostoïevski, Dickens, Flaubert. Et bien sûr Tchekhov, mais j'ai l'impression, lui, que c'est un peu mon grand-père, tellement je me sens proche lui.

Comment concevez-vous la mort ?

Comme la naissance. On naît, on meurt, comme des fleurs, comme des plantes. On rentre dans le cosmos, tout simplement. Je n'ai pas peur de la mort. Tout ce que je veux et j'ai fait un testament dans ce sens – j'ai laissé des instructions précises, c'est qu'on ne me prolonge pas. Qu'on n'essaie pas de me prolonger par des moyens artificiels. Qu'on m'évite la déchéance et la douleur. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai peur de la déchéance physique et mentale. Quand je ne serai plus là, je retournerai à la nature, tout simplement, là au fond du jardin *(Il désigne de la main un gigantesque cèdre du Liban à travers la baie vitrée)*, auprès de ma fille. Je serai incinéré et Teresa répandra mes cendres vers celles de Marie-Jo.

Dans votre vie, est-ce que vous avez des regrets ?

(*Il baisse douloureusement la tête*) Oui, d'avoir perdu ma fille. C'est tout.

Et pour vous le bonheur, aujourd'hui, c'est quoi ?

La sérénité. Les grandes joies sont artificielles. La sérénité, c'est le plus difficile à atteindre.

Arnaud Bédât (Porrentruy) est reporter et travaille aujourd'hui pour différents médias suisses et français. Il est notamment le co-auteur de : Les chevaliers de la mort (Paris, TF1 Editions 1996; Montréal, Libre Expression, 1997) et L'Ordre du temple solaire, les secrets d'une manipulation (Paris, Editions Flammarion, 2000), et membre du cercle littéraire de la Société jurassienne d'Emulation.

NOTES

¹ Des extraits de cet entretien ont été publiés à l'époque dans *Le Démocrate* du 24 septembre 1983, puis dans *L'Événement du Jeudi* en janvier 1985 et dans *La Suisse* du 6 janvier 1985. Bien des années plus tard, quelques «propos inédits» paraîtront encore dans *L'illustré* du 29 janvier 2003 à l'occasion du centenaire de la naissance de Georges Simenon.

² A notre connaissance, il accordera encore en décembre 1988, quelques mois avant sa mort, un court entretien à Pierre-Pascal Rossi, pour l'émission «Hôtel» de la Télévision suisse romande, où il apparaîtra très diminué.

³ Notamment *Sils Maria* (Genève, Editions Zoé, 1998), *Sonnenberg, une communauté menonite des hauteurs jurassiennes* (Genève, Editions Labor & Fides, 1999) et *L'Envol du marcheur* avec Daniel de Roulet (Genève, Editions Labor & Fides, 2004).

⁴ Charles Nicolle (1866-1936), prix Nobel de médecine en 1928. L'ouvrage auquel fait référence Simenon semble bien être celui-ci : *Biologie de l'invention*, par Charles Nicolle, Paris, Librairie Félix Alcan, 1932. XVI-164 p.

⁵ *Au Pont des Arches. Petit roman humoristique de mœurs liégeoises*, écrit à l'âge de 17 ans et publié à compte d'auteurs en 1921 (Liège, Imprimerie Bénard) sous le pseudonyme de Georges Sim. Réédité en 1991 aux Presses de la Cité.

⁶ «Le roman disparaîtra bientôt», in *Textes oubliés* de Jules Verne. Paris, Union générale d'Éditions, 1979, collection 10/18, pp. 383-385.

⁷ René Leriche (1879-1955). Il est l'auteur de *La Chirurgie de la douleur* en 1937.

⁸ Pierre Assouline, dans *Simenon* (Paris, Editions Julliard, 1992) mettra quelque peu en doute cette version des faits, relevant que l'évêque en question était en fait «le cousin de cousin de cousin sous-germain de son père» et qu'il «est donc probable que l'entrée de Georges Simenon à la *Gazette de Liège* fut moins romanesque qu'il ne la présente» (p. 38).

⁹ Le 9 janvier 1934, la police française découvre le corps du financier Alexandre Stavisky, 48 ans, mort par balle dans un chalet de Chamonix. L'homme était recherché suite à un détournement de fonds au Crédit Municipal de Bayonne. L'enquête conclut rapidement à un suicide, mais l'opinion publique soupçonne aussitôt des hommes politiques d'avoir fait assassiner l'escroc pour l'empêcher de parler. Avec les complicités de Garat, député maire de Bayonne, et de

Tissier, directeur du Crédit Municipal de Bayonne, Stavisky avait émis des bons de caisse pour une valeur de 235 millions de francs. Ils n'étaient couverts qu'à hauteur de 20 millions de francs par des bijoux déposés en garantie qui, pour la plupart, s'avèrèrent par la suite faux ou surévalués. L'affaire Stavisky avait éclaté un peu plus tôt le 29 décembre 1933. L'enquête révélait alors que ce financier mondain avait déjà été impliqué dans dix-neuf autres affaires spéculatives, mais que toutes les poursuites engagées avaient été interrompues sur l'intervention de ministres ou de parlementaires corrompus. Hasard ou coïncidence, le 20 février 1934, le corps du conseiller Albert Prince est retrouvé, à minuit, déshabillé, sur la voie ferrée Paris-Dijon, à hauteur de La Combe-aux-Fées : il devait remettre, quarante-huit heures plus tard, au président de la Cour de cassation, son rapport sur l'affaire Stavisky, qu'il était chargé d'instruire... Le matin même, le haut magistrat avait reçu un coup de téléphone l'informant, à tort, que sa mère était gravement malade. Souhaitant se rendre à son chevet, il décide de gagner la ville de Dijon au plus tôt et emporte le dossier confidentiel dans une mallette que l'on retrouve vide, à côté de son cadavre. Prince était également en désaccord avec son supérieur, le procureur Pressard, au sujet de l'affaire Stavisky. Or, Pressard était le beau-frère de Camille Chautemps, président du Conseil... Les journaux s'emparent du scandale. Simenon mène donc l'enquête après ces deux morts suspectes pour *Paris-Soir*. Dans un chapitre de son monumental ouvrage, Pierre Assouline, son célèbre biographe («Simenon», op. cit.), n'est guère tendre ; le romancier fut un «grand reporter mais (un) petit détective». Les deux principaux articles de Simenon, «Stavisky ou la machine à suicider», ainsi que «A la recherche des assassins du conseiller Prince» ont été repris en volume par les éditions Omnibus sous le titre *Mes apprentissages* réunis dans une édition nouvelle et définitive établie par Francis Lacassin.

¹⁰ C'est en 1976 qu'a été créé à l'Université de Liège, sous l'impulsion du professeur Maurice Piron, le Centre d'études Georges Simenon qui s'est donné pour objectif de développer les études concernant le romancier et son œuvre, de rassembler toute la documentation utile et d'aider les chercheurs. Touché alors par l'intérêt qui lui était manifesté, Georges Simenon décida de faire don à ce centre d'études de toutes ses archives à sa ville natale.

¹¹ Marie-Jo s'est suicidée d'une balle de revolver en plein cœur le 19 mai 1978 à Paris à l'âge de 25 ans.

¹² *La Disparition d'Odile*, de Georges Simenon, paru en 1971 (Paris, Presses de la Cité), raconte l'histoire d'une jeune Lausannoise de 18 ans, fille d'un écrivain à succès et d'une mère indifférente, qui décide de fuir sa famille en emportant un revolver. A son frère, elle laisse une lettre, ne lui cachant pas qu'elle songe au suicide. Mal dans sa peau depuis longtemps, Odile multiplie les aventures amoureuses sans y trouver ce qu'elle cherche puis s'ouvre les veines dans son bain. Elle est sauvée in extremis par son voisin...

¹³ En novembre 1945, à New York, Georges Simenon rencontre la franco-canadienne Denyse Ouimet qu'il épouse en 1950. Dès 1964, souffrant de troubles psychiatriques, elle va multiplier les séjours en clinique. Après sa séparation officielle avec le père de Maigret, elle publiera deux livres au vitriol contre son ex-époux, *Un Oiseau pour le chat* (Paris, Ed. Jean-Claude Simoën, 1978) et surtout *Le Phallus d'or* (Paris, Ed. Encre, 1981).

